

© 2023 Dominique Thiebaux

Publication : Société Bookelis
2 rue Gutenberg, 44 980 - Sainte Luce sur Loire
Imprimé en France

Illustration : Dominique Thiebaux

ISBN : 979-10-424-1163-3
Dépot légal : novembre 2023

Dominique THIEBAUX

CONFESSIONS MORTELLES

Chapitre 1

Depuis le haut de sa fenêtre, Clothilde de St Hilaire savourait son verre de cognac Courvoisier XO tout en observant avec une certaine satisfaction les invités qui s'avançaient vers le perron de sa belle demeure. Le liquide orangé, riche et intensément aromatique, lui brûlait doucement la gorge tandis que le vent faisait tournoyer les feuilles jaunes et sèches dans la cour, annonçant l'arrivée prochaine de la pluie. Bien que peu nombreux, les visiteurs qui se rendaient chez elle ce soir-là, offraient un beau mélange de personnalités haut placées, riches et puissantes.

— Voilà notre bon ami François, fidèle à toutes nos soirées, dit-elle.

Un homme maigrichon à moitié chauve s'avance en effet vers l'entrée de la demeure, tenant par le bras une fausse blonde dont le maquillage exagéré tentait de masquer les vicissitudes de l'âge. « *Mon Dieu, elle est toujours aussi peu séduisante* » pensa Clothilde.

— Il faut dire que vos soirées sont toujours exceptionnelles et votre cognac excellent.

L'homme assis dans un fauteuil faisait tourner le liquide ambré dans son verre et en humait de temps en temps l'arôme puissant. D'allure bienveillante, une certaine autorité se dégageait malgré tout de sa personne. Sûrement par le fait qu'il portait une calotte de couleur et une soutane noire ornée d'une

croix pectorale, signes indubitables de son appartenance à la haute hiérarchie de l'Eglise chrétienne. Clothilde se retourna et observa l'ecclésiastique qui continuait à faire tourner son verre l'alcool de vingt-cinq ans d'âge. Elle était satisfaite d'avoir réussi à intégrer Monseigneur Coliche, évêque de Lille, à ses soirées. « *Comme dit l'adage : l'habit ne fait pas toujours le moine* » pensa-t-elle. Dès leur première rencontre, elle avait su déceler immédiatement en l'homme d'Eglise son point faible et maintenait dorénavant sur lui une réelle emprise, ce qui lui avait permis il y a quelques années d'intercéder en faveur de son petit-fils.

— Il est vrai, Monseigneur, que la qualité de nos invités joue un rôle prépondérant, répondit Clothilde, flattant l'évêque, qui sourit et leva silencieusement son verre en réponse.

— Je vous retourne le compliment, ma chère Clothilde. Sans parler des compétences de vos intervenantes qui enchantent vos soirées. Je dois avouer que la petite rousse avec ses yeux en amande est... émoustillante à souhait. Sera-t-elle présente ce soir ?

— Bien sûr. Elle sera dans la chambre rose avec un de nos invités et vous aurez donc le plaisir d'assister à ses « talents ».

— Je m'en délecte déjà.

« *Je n'en doute pas, vieux cochon* », songea Clothilde.

Trouver l'inclination inavouable du prélat ne fut pas difficile. Elle l'avait rencontré il y a quelques années dans diverses soirées et s'était aperçue que l'homme regardait avec beaucoup d'insistance, pour un ecclésiastique tout au moins, les jeunes et jolies filles qui sévissaient dans ces réunions. Le penchant pervers de l'évêque s'était confirmé quand elle lui présenta, lors d'une de ses invitations au « Château », quelques demoiselles, pas le moins du monde indisposées par l'habit austère, bien au contraire. Il était devenu depuis, un membre

assidu de ses « soirées ». Mais c'était un homme prudent, arrivant discrètement du siège de l'Archevêché, rue Royale. Il ne prenait pas une part active aux soirées, mais aimait assister aux scènes érotiques sans être vu. À chacun ses goûts, même si on attendait autre chose de la part d'un tel personnage que le voyeurisme. Peu importe pour Clothilde qui n'était aucunement croyante et encore moins surprise par les faiblesses et déviances de la gent masculine. Quant au vœu de continence parfaite et perpétuelle des ministres de l'Eglise, on ne pouvait constater que l'Histoire était jalonnée de nombreux scandales d'abus sexuels en son sein. Il n'était pas le premier prélat à se parjurer et ne serait sûrement pas le dernier. Tout ce qui comptait pour la riche veuve, était de se créer un réseau d'hommes et de femmes, tous plus influents les uns que les autres. Peu important leurs déviances, au contraire...

— Je crois que tout le monde est arrivé, dit-elle. Vous allez pouvoir vous installer comme d'habitude dans le petit boudoir contigu à la chambre rose. J'y ai d'ailleurs changé le miroir sans tain pour un autre plus grand, ce qui devrait vous permettre d'avoir une vue plus « confortable » de ce qui s'y déroule.

— Vous me gêtez, chère Clothilde.

— Mais non, mais non, il faut être attentif au confort de ses invités. « *Si tu savais mon pauvre ami !* » songea-t-elle en pensant à la mini-caméra qu'elle avait récemment fait installer. Celle-ci enregistrerait ceux qui se trouvaient dans le boudoir, ainsi que le lit de la chambre contiguë via le miroir. Non pas que Clothilde pensât faire chanter qui que ce soit. Non... Juste une petite assurance au cas où. Des caméras, il y en avait maintenant partout dans la demeure. Zachary, ancien des forces spéciales américaines, avait mis à profit son expérience pour les installer dans des endroits stratégiques et là où personne ne

pouvait les détecter.

— Je vais devoir vous laisser, Monseigneur, les invités doivent m'attendre dans le grand salon. Je ne vous accompagne pas jusqu'au boudoir, vous connaissez le chemin... Zachary est à votre disposition pour vous raccompagner discrètement quand vous le souhaiterez. Passer une bonne soirée et emportez donc cet excellent cognac...

Le « Château » se trouvait dans le quartier Beaumont de Croix à quelques kilomètres au nord est de Lille. Quartier huppé s'il en faut où résidaient de riches industriels ainsi que de célèbres sportifs. Y habiter, c'était côtoyer des noms importants comme Mulliez, Lepoutre, Prouvost et bien d'autres ayant réussi dans l'industrie textile et l'investissement. Clothilde s'honorait de faire partie de ce gratin de la bourgeoisie lilloise. Veuve d'un gros entrepreneur, elle gérait son immense fortune d'une main de fer et ménageait ses relations avec ses soirées très prisées. Sa demeure, qu'elle nommait le « Château » était en fait une grosse maison cossue dans un grand parc clôturé de hautes haies. Sa façade toute en briques et bow-windows donnait sur l'avenue Gustave Delory dont les tilleuls formaient autrefois une voûte verdoyante. Ceux-ci avaient malheureusement fait place à des aires de parking, plus pratiques, mais plus laides. La fortune de Clothilde de St Hilaire lui permettait d'avoir du personnel de maison, allant du jardinier à la servante en passant par un factotum prénommé Zachary. Celui-ci assistait Clothilde comme chauffeur, ainsi que dans toutes les situations nécessitant son expérience d'ancien espion. Lors de cette soirée, celui-ci faisait l'accueil des invités, les menant dans le grand salon où un buffet leur était mis à disposition. Après avoir abandonné l'évêque, l'hôte de la maison descendit l'escalier de marbre et se joignit au petit groupe rassemblé devant les tables garnies.

— Ah, voilà notre maîtresse de maison.

Un gros homme s'approcha de Clothilde et lui fit un baisemain.

— Mon cher Arthur, c'est un grand plaisir de vous revoir, toujours aussi galant avec les dames.

— Que ne ferais-je pour les femmes, elles sont si... gracieuses.

Clothilde sourit, tout en pensant que la majorité des femmes ne seraient pas si ravies des bizarreries sexuelles que ce gros cochon demandait à ses partenaires. Heureusement, les filles que proposait Clothilde, triées sur le volet, étaient assez dociles et surtout bien rémunérées pour exécuter tous les fantasmes de ce vieux libidineux. Elle délaissa l'homme pour accueillir le couple qui venait d'arriver.

— Alice, ma chère, vous êtes toujours aussi ravissante. François et vous faites un couple adorable. C'est très gentil à vous, mon cher, d'avoir laissé un temps vos affaires de jugements et autres procès pour assister à ma petite soirée.

— C'est un honneur d'y être invité. Nous avons hâte, Alice et moi d'honorer vos filles comme il se doit.

François Berton, Substitut du procureur à la SRTTPC¹, officiait au tribunal de Grande Instance de Lille sous les ordres d'un Procureur adjoint. Berton s'occupait de la permanence des gardes à vues majeures du Parquet de Lille et plus spécialement des enquêtes liées aux crimes.

Clothilde trouvait extravagant qu'Alice puisse assister aux ébats extraconjugaux de son mari. Cela dépassait son entendement, mais c'était somme toute qu'une variation du voyeurisme comme s'adonnait l'évêque là-haut.

Clothilde salua ensuite les quelques autres personnes présentes dans le salon, ayant toujours pour eux un petit mot flatteur.

¹ STTRPC : Section du Traitement en temps réel et Permanence criminelle.

— Mes chers amis, lança-t-elle, je tenais à vous remercier d'avoir, une nouvelle fois, accepté mon invitation à cette soirée qui, je le sais, ravira chacun d'entre vous. Connaissant vos... goûts exquis, j'ai le plaisir de vous présenter une sélection toute particulière de jeunes et jolies demoiselles qui satisferont, je n'en doute pas, toutes vos exigences.

Clothilde fit signe à Zachary qui, dans le fond de la salle ouvrit les battants d'une large porte pour laisser entrer une dizaine de jeunes filles aguichantes plus ou moins dévêtues. Un murmure d'approbation s'éleva de la part des invités. « Que la fête commence. »

Chapitre 2

L'homme, d'une bonne trentaine d'années, en costume austère gris, entra dans le parc de la fondation l'Arche de vie et s'engagea dans la longue allée gravillonnée menant au bâtiment. Il venait régulièrement dans ce centre thérapeutique résidentiel près d'Arras et le personnel le connaissait bien. À chaque fois, ils l'accueillaient avec des sourires et des salutations chaleureuses, car cet homme n'était autre que le prêtre Guy Lescuyers qui rendait visite à sa sœur.

Passé l'entrée, il s'orienta derechef vers le bureau de la directrice et frappa à la lourde porte. Une voix l'invita à entrer.

— Bonjour mon père. Entrez et installez-vous, proposa la directrice. Solange Clerbout était à la tête de l'établissement depuis quelques années et affichait d'ordinaire une expression sévère, mais à la vue du prêtre, son visage ridé s'éclaira d'un sourire obséquieux. Elle savait que ce visiteur était le petit-fils de la principale donatrice et membre influent du conseil d'administration de la fondation. Le ménager était s'assurer de conserver son poste.

— Bonjour Mme Clerbout. Merci de me recevoir. J'espère ne pas vous déranger.

— Pensez-vous, mon père, vous êtes toujours le bienvenu. « *Un peu de pommade n'a jamais fait de mal à personne* », pensa-t-elle.

— Merci. Je viens aux nouvelles. Excusez mon franc-parler,

mais cela fait maintenant une dizaine d'années que Garance est dans votre établissement et je m'inquiète de ne pas percevoir d'amélioration de son état. Je ne voudrais pas être pessimiste, mais je commence à douter des effets de sa thérapie. Je prie chaque soir Notre Seigneur pour qu'il fasse un miracle et me redonne la sœur que j'ai connue.

La directrice afficha une expression gênée.

— Pourtant, je peux vous garantir mon père que Garance est entre les meilleures mains qui puissent être et que le docteur Dumont fait tout son possible pour remédier aux... troubles dont votre sœur est sujette.

— Je n'en doute pas, mais y a-t-il vraiment un espoir pour que Garance sorte de sa... catatonie et retrouve son autonomie et ses facultés intellectuelles ?

— Je ne peux malheureusement pas vous le promettre, mais je m'en remets au docteur Dumont qui saura, je suis sûre, vous donner des réponses plus précises. Je vais l'appeler, si vous voulez et vous...

Le prêtre la coupa en levant la main.

— Je vais aller voir Garance dans sa chambre, envoyez-y ce cher docteur.

Le ton cassant du curé fit tiquer la directrice, mais celle-ci, consciente de sa position, préféra ne pas relever l'affront.

— Je vais le prévenir que vous l'attendez.

Guy Lescuyers se dirigea vers la sortie.

— Merci Mme Clerbout, je m'en vais de ce pas saluer ma pauvre sœur et prier avec elle.

Sans attendre il quitta le bureau de la directrice qui resta un moment figée derrière sa table avant de prendre son téléphone.

Une belle jeune femme était installée dans un fauteuil de la pièce et semblait absente. Son regard était évasif, ne réagissant pas à l'entrée de son frère qui toussota pour annoncer son

arrivée puis s'assit près d'elle en lui prenant la main.

— Ma pauvre sœur, m'entends-tu au moins ? C'est moi Guy.

L'absence de réactions le désola et il lâcha doucement la main de Garance. Il ne s'était jamais habitué à l'accueil impassible de sa cadette et espérait à chaque visite qu'elle le reconnaisse et lui sourit. Il scruta la pièce et reconnut qu'elle était des plus austère, aussi triste qu'une salle d'hôpital. Bien sûr Garance était souffrante, mais fallait-il pour autant la confiner dans cette chambre lugubre ? Il n'y avait aucun matériel médical et à part le lit et les deux fauteuils, rien n'égayait les lieux, les murs étant dénués de toute décoration. Un sentiment de tristesse et de désolation envahit le prêtre qui se demandait pourquoi Garance devait rester dans un tel endroit.

Il se remémora les jours heureux, où Garance et lui s'amusaient, malgré leur différence d'âge, dans la grande demeure de la grand-mère, se souvenant des moments fabuleux ou cachés derrière une porte entre-baillée, ils espionnaient les rencontres incestueuses de certains visiteurs. Bravant l'interdit de la grand-mère, ils sortaient de leur chambre pour assouvir leur curiosité. Non pas que Garance fût friande de voyeurisme, mais Guy arrivait toujours à emmener sa sœur pour ses expéditions dans les couloirs de la maison. De par leurs métiers, leurs parents étaient souvent absents et confiaient leur progéniture aux bons soins de l'aïeule dont la maison, qu'elle appelait le « Château », permettait de les accueillir sans problème. Guy, a contrario de sa sœur, ne vivait que dans l'attente des soirées de la grand-mère, observant les filles et se masturbant ensuite les nuits venues. Cependant, en dépit de ces inclinations, Guy a choisi de suivre la voie religieuse conformément aux souhaits de sa grand-mère autoritaire qui était bien au courant des penchants de son petit-fils. Clothilde

de St Hilaire exerçait un contrôle absolu sur la vie de sa famille, qu'il s'agisse de ses petits-enfants ou de leurs parents, en raison de la fortune qu'elle avait l'intention de léguer à sa mort. Nul n'osait lui désobéir. Néanmoins, Guy, malgré son engagement en tant que prêtre, n'avait jamais réussi à étouffer ses désirs intérieurs et faisait de son mieux pour remplir ses devoirs religieux. Personne n'était à l'abri de l'influence de Clothilde de St Hilaire, et Guy n'avait jamais exprimé de mécontentement à cet égard. Bien qu'il ait été conscient de ses pulsions profondes, il finit par se rendre compte qu'il était impuissant à les maîtriser.

Ses pensées furent interrompues par l'arrivée du docteur Dumont. L'homme était une sommité médicale reconnue dans le traitement des troubles de la personnalité. Il entra sans frapper dans la pièce, comme cela arrivait souvent dans les établissements médicaux. Usant et abusant de son autorité, il prenait ses interlocuteurs pour quantité négligeable et ne se souciait pas de prendre des gants pour parler aux gens.

— Bonjour mon père. Mme Clerbout m'a averti que vous souhaitiez me voir ?

— En effet Docteur. J'aimerais avoir de plus amples informations sur l'état de ma sœur. Je sais qu'elle est atteinte d'une affection grave, mais depuis que je viens la voir très régulièrement, je n'ai pas l'impression que son état s'améliore. Il nous avait pourtant été dit que vous aviez des références exceptionnelles et que vous seriez à même de lui venir en aide. Devant les doutes exprimées sur ses compétences, Dumont prit une profonde inspiration et se racla la gorge.

— Je comprends votre inquiétude, mais en matière de traitement médical, il est difficile d'apporter une réponse infaillible ou, sans mauvais jeu de mots, un miracle. Soyez certain que je fais tout mon possible pour aider votre sœur et

lui offrir les meilleurs soins nécessaires. Les troubles psychiques peuvent se manifester de nombreuses façons et il faut parfois beaucoup de temps pour que nous puissions les traiter. Dans le cas de Garance, nous ne connaissons pas l'origine de son traumatisme et son mutisme n'aide pas à proposer un protocole...

Guy n'écoutait plus le verbiage du scientifique repensant à ce « traumatisme » que Clothilde avait délibérément caché aux yeux du médecin. Ce viol au « Château », il y avait plus de dix ans maintenant.

— Soyez bref Docteur, pensez-vous qu'il est possible que Garance retrouve un jour toutes ses facultés ou tout au moins une amélioration notable lui permettant de quitter cet endroit ?

— Comme je l'ai mentionné, son trouble est complexe à traiter. Cependant, notre protocole de psychothérapie a fait l'objet de recherches scientifiques démontrant son efficacité pour traiter les symptômes de stress post-traumatique. Il faut faire preuve de patience...

— Cela ne répond pas à ma question, mais je vais poursuivre mes prières pour ma sœur. Peut-être apporteront-elles la touche bénéfique qui semble faire défaut à sa thérapie...

— Je ne vous permets pas...

— Je vous en prie, Docteur, sachez que ma grand-mère reconnaîtra vos efforts en fonction de vos résultats. Maintenant, laissez-moi seul avec Garance, je vais prier pour son rétablissement.

Le docteur Dumont lança un regard peu amène au curé, puis fit demi-tour pour sortir.

Guy Lescuyers attendit que le médecin s'éloigne pour s'adresser à sa sœur à mi-voix.

— Il est vrai qu'il ignore la raison de ton internement ici, mais moi, j'étais là. J'ai été témoin de ton calvaire, je connais

l'homme qui t'a souillée. Clothilde a tout fait pour éviter un scandale, mais cela ne signifie pas que le crime commis par cet homme ivre lors de cette soirée restera impuni. Dieu est miséricordieux, mais l'Éternel exige rétribution pour ses adversaires et garde sa colère envers ses ennemis. Je serai ton bras vengeur.

Guy se releva et baisa le front de sa sœur. « Puisses-tu revenir parmi nous ma chère Garance. Je vais prier en ce sens, pour le salut de ton corps et de ton esprit car je sais que ton âme est restée pure. »

Chapitre 3

Au milieu de la rue du docteur Dupont, se dressait l'église St Eloi, un bâtiment modeste dont la façade était peu éblouissante. Néanmoins, son architecture familière se fondait parfaitement dans le paysage urbain du Nord, s'élevant majestueusement à travers la mosaïque de briques. À cet instant précis, l'église était déserte, mais à dix-huit heures trente elle accueillerait les fidèles venus assister à la messe.

Après un ultime signe de croix, le prêtre se releva et regarda vers la nef. La messe ne commencerait que dans une heure, mais une personne apparemment féminine était assise dans l'une des dernières rangées de chaises. La distance ne lui permettait pas de l'identifier car elle avait la tête légèrement penchée vers l'avant. En approchant, il fut soudain prit d'un doute en voyant qu'elle portait une médaille de St Antoine autour du cou. Était-ce une de ses ouailles qui viendrait se confesser ? Il s'approcha encore et, arrivée non loin de la femme, la reconnut avec étonnement.

— Sabine ? Que fais-tu là ? Guy était totalement abasourdi et observa autour de lui les bancs de l'église. Il se demandait si quelqu'un pouvait les entendre.

La fille lui répondit calmement.

— Il fallait que je te parle Guy, j'ai une chose importante à te demander. J'ai longtemps hésité et réfléchi avant de prendre une décision. Tu m'as appris à accepter la réalité et à surmonter

les défis de la vie. Notre relation est la plus belle chose qui me soit arrivée et je sais que ton engagement envers l'Église peut être une barrière. Mais je sais aussi que derrière le prêtre se trouve avant tout un homme qui a les mêmes aspirations que tout les autres et que notre relation en est la preuve. Je veux continuer à vivre ces moments intenses et pleins d'amour.

Guy était complètement déconcerté, ne comprenant pas où elle voulait en venir. Il était évident qu'elle avait pris une décision importante concernant leur relation et que lui-même aurait à le faire également, mais il était encore perdu dans son questionnement sur ce qui pouvait pousser Sabine à venir ici. Quoi qu'il en soit, il était clair que leur rapport allait changer. Il lui répondit calmement, sans élever la voix.

— Sabine, je ne saisis pas ce que tu veux exactement et je t'avais dit de ne jamais venir ici. Nous avons un endroit convenu pour nos... rencontres. Comme tu l'as précisé, je suis engagé envers le Seigneur et son Eglise et si l'on venait à savoir que nous... enfin tu vois, cela provoquerait un scandale qui éclabousserait la notoriété de ma famille, des sanctions à mon encontre, la fin de mon ministère. « *Sans parler de la fortune perdue si la vieille me déshéritait* » pensa-t-il.

— Mais je t'aime Guy. J'en ai assez qu'on soit obligés de se voir en cachette. Je ne suis peut-être pas la fille idéale avec mon métier, mais on peut tout laisser tomber et se sauver ailleurs, refaire notre vie, fonder une famille.

Le prêtre était désorienté, ne sachant que répondre pour ne pas la brusquer.

— Ce n'est pas possible Sabine. Je ne veux pas abandonner mon engagement spirituel. Beaucoup de mes ouailles comptent sur moi, veulent entendre mes sermons, assister à la messe, que je baptise leur enfant.

— Mais moi aussi je compte sur toi, moi aussi je veux que

tu baptises notre enfant.

Guy resta sidéré devant la révélation de Sabine.

— Que viens-tu de dire ? C'est une plaisanterie, tu me fais marcher, c'est ça ?

— J'ai l'air de plaisanter ? hurla-t-elle, le visage déformé par la colère.

— Calme-toi, calme-toi, on pourrait nous entendre. Guy rejeta un coup d'œil autour de lui, mais ne vit toujours personne. « *Il faut que j'arrive à la raisonner avant qu'il ne soit trop tard* » pensa-t-il. « Depuis combien de temps sais-tu que tu es enceinte ? »

— Je n'ai plus mes règles depuis deux mois, alors j'ai fait un test.

« *Il est peut-être encore temps qu'elle se fasse avorter.* » pensa-t-il.

— Tu comprends qu'il est impossible que tu gardes cet enfant, il est illusoire que tu puisses penser que je le reconnaisse, que je quitte l'Église et ma famille pour fonder je ne sais quelle union. Ce n'est pas possible Sabine, écoute-moi comme tu l'as toujours fait. Je suis la voix de la raison, fais partir ce fruit du péché.

— Le fruit du péché ? Tu me demandes de me faire avorter, c'est bien à ça que tu fais allusion ?

— Oui. C'est la meilleure solution, crois-moi. Notre relation n'est-elle pas suffisante, pourquoi vouloir tout gâcher ?

— Tu ne penses donc qu'au sexe. Tu n'en as rien à faire de moi, de mes envies, de mes projets, de ton enfant. Tu ne vaux pas plus que les hommes que ta grand-mère invite pour nous sauter.

— Tu ne peux pas dire ça, je ne suis pas comme eux, j'ai la Foi. Et qui dit que ta grossesse est de moi et non pas le fait d'un de tes... clients ?

— Je m'en bats les couilles de ta Foi. Tu n'es qu'un hypocrite et je sais que l'enfant que je porte est de toi.
Le ton monta et Guy tenta désespérément d'apaiser la jeune fille.

— Calme-toi, répéta-t-il. Ça ne sert à rien de crier. Rentre chez toi, nous en discuterons paisiblement demain.

— Inutile, ma décision est prise, je garde ton enfant.

— Ne sois pas têtue. Repars chez toi, des fidèles vont commencer à arriver et ce n'est pas l'endroit pour une telle discussion. Écoute-moi, nous en reparlerons, mais pas ici.
Sabine dévisagea son amant et d'un mouvement brusque rejeta sa chaise pour sortir de la nef. Le bruit se répercuta sur les murs tandis que les talons de la jeune fille résonnaient vers la sortie, laissant Guy pantois.

— Tu le regretteras Guy, je te le promets, cria Sabine.
Cachée par le rideau du confessionnal, une ombre n'avait rien perdu de la conversation. Elle regarda la femme sortir par le porche, puis revint sur Guy. Le prêtre remonta la nef jusqu'à l'autel et regarda le Christ sur sa croix. Un instant, il parut à Guy que le visage du supplicié allait s'éveiller pour le sermonner, mais la tête resta penchée, immobile dans la douleur.

— Pardonne-moi Seigneur, pour mes péchés passés et à venir. Le corps de l'homme n'est que faiblesse et je n'ai pas ta force.

Il resta un moment devant le Fils de Dieu, autant à prier qu'à essayer de trouver une solution au problème qui lui taraudait maintenant l'esprit. Son recueillement fut troublé par un raclement de gorge derrière lui. Sursautant, il se retourna et aperçut son sacristain qui se dandinait les mains derrière le dos. Avait-il été témoin de la dispute ?

— Oui Paul, qu'y a-t-il ?

— Excusez-moi mon père de vous troubler dans votre recueillement, mais l'office ne va pas tarder et nous n'avons pas encore convenu du chant d'ouverture, ni préparé votre vêtement cérémonial. Je me suis donc permis...

— Tu as bien fait Paul, j'étais perdu dans mes réflexions. Laissons mes problèmes de côté pour préparer l'accueil des fidèles.

Chapitre 4

Catherine Miller traversa la Grand-Place pour regagner son appartement du 42, rue Pierre Mauroy, au deuxième étage au-dessus de l'ancien magasin France Loisirs, maintenant définitivement fermé. Elle avait fini son service au commissariat et avait décidé de rentrer chez elle à pied. Les quatre kilomètres à parcourir lui firent du bien, elle regardait les vitrines qui arboraient déjà pour la plupart des décorations de Noël. La Grande Roue n'allait pas tarder à être installée devant le Théâtre du Nord, attirant comme chaque année un nombre important de touristes et de promeneurs. Elle jeta un œil vers l'hôtel Bellevue, ne pouvant s'en empêcher. Le souvenir de Jack la hantait encore, partagée entre la tristesse et le dégoût. Elle avait été trompée par l'homme qui était en fait un tueur en série, mais qui n'avait pas hésité à la sauver en faisant bouclier de son corps devant la balle qui devait la tuer². Un début de relation intime avait commencé à naître entre eux, mais dont l'épilogue désastreux l'avait laissée une nouvelle fois déprimée. Était-elle vouée à ne connaître que des amours tumultueux ? Aucun de ses amants n'était resté très longtemps, lui reprochant toujours son incapacité à oublier de temps en temps son métier de policier. Ne comprenaient-ils donc pas qu'elle avait d'énormes responsabilités et que son engagement dans la police allait jusqu'au dépassement de soi, souvent au

² Voir *Le sixième commandement*, paru en 2021.

péril de sa vie. Être flic demandait de l'abnégation, de l'altruisme et beaucoup de disponibilité. Il fallait savoir maintenir son intégrité et sa probité car les tentations étaient parfois telles que la frontière avec la criminalité s'amenuisait, parfois altérée par la corruption, au point que l'on pouvait devenir facilement un « ripou ». Nombre de citoyens gardaient encore confiance en la police, mais son image se dégradait dans certaines couches de la population, notamment les jeunes qui refusaient pour la plupart toute autorité. Ainsi va la société, on acclame les héros aujourd'hui pour ensuite les calomnier le lendemain.

La journée avait été intense au commissariat de la rue Girard. Un homme prétendait avoir entendu un coup de feu dans l'appartement voisin du sien et une équipe menée par Catherine s'était rendue sur les lieux. Harnachés de gilet pare-balles, ils étaient arrivés sur place et furent accueillis sur le parking par des tirs provenant d'une des fenêtres d'un appartement. Sachant, par un habitant de l'immeuble présent sur place, que l'appartement était habité par un couple avec un enfant, Catherine estima qu'une prise d'otage était possible et avait décidé d'appeler son chef et la Préfecture pour faire intervenir l'unité lilloise du RAID³. En attendant son arrivée, elle essaya avec un porte-voix de calmer le forcené et savoir si la femme et l'enfant allaient bien. L'homme ne lui répondit pas, mais tira une nouvelle fois, faisant éclater le pare-brise d'un véhicule. Le groupe d'intervention arriva peu de temps après et prit la direction des opérations. Malgré d'âpres négociations, le forcené ne voulut pas se rendre et l'unité d'élite fut obligée d'entrer dans l'appartement en employant la force. L'homme fut enfin immobilisé, mais les policiers ne purent que constater la mort de l'épouse, abattue d'une balle dans la tête.

³ RAID : unité élite de la Police nationale française.

Heureusement, un petit garçon recroquevillé derrière un fauteuil était sain et sauf et fut emmené loin du lieu maudit. La jeune commissaire remercia le chef de l'unité d'élite et l'assura de la reprise de la suite judiciaire de l'affaire.

Passé la Grand-Place, Catherine s'engagea dans la rue Pierre Mauroy pour rejoindre son appartement. Avant d'entrer dans le hall menant aux étages, elle s'attarda devant l'agence de voyages contiguë à son immeuble. Les offres de destinations étaient alléchantes et elle se dit que des vacances lui feraient du bien. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas pris quelques semaines de congé et la fatigue commençait à se faire sentir. En plus de l'intensité de son travail, la santé de son père l'inquiétait toujours, malgré une stabilisation de sa maladie. Elle se promit d'aller le voir bientôt et détacha son regard des publicités proposant le soleil pour rentrer chez elle. Elle logeait au dernier étage d'un bâtiment de trois niveaux, ses fenêtres donnant directement sur l'église St Maurice. Débarrassée de son pistolet qu'elle enferma dans un tiroir, elle se servit un whisky et en but la moitié d'un seul coup en regardant l'animation de la rue et du parvis de l'église. Vivre dans l'hypercentre de Lille lui était agréable, surtout en ce moment où la solitude lui pesait. Le visage de Jack lui apparut fugitivement, mais le chassa en avalant d'une autre gorgée le reste de son verre. Elle s'en reversa aussitôt un autre et songea qu'elle devait faire attention à ce que l'alcool ne devienne pas son meilleur ennemi. Qu'à cela ne tienne, ce soir elle n'était pas d'humeur à se laisser contrarier par sa morosité et avala le verre d'un trait.

Chapitre 5

Le col de sa veste relevé jusqu'aux oreilles, Guy Lescuyers s'aventura dans l'atmosphère sombre de l'étroite rue Carpeaux, une voie qui menait tout droit à Tourcoing. Le curé de l'église St Eloi était une figure connue du quartier et il ne voulait prendre aucun risque, si improbable soit-il, de tomber sur l'un de ses fidèles. Malgré les lampadaires qui éclairaient faiblement les trottoirs, des zones d'ombre s'étendaient à perte de vue.

Arrivé devant une porte en bois peinte en blanc, Guy appuya sur la sonnette. Sabine lui ouvrit presque aussitôt, affichant une mine renfrognée en le reconnaissant. Sans un mot, il voulut s'avancer et laisser derrière lui l'atmosphère oppressante de la nuit, mais elle l'en empêcha.

— Qu'est-ce que tu fous là ? Je n'ai plus rien à te dire. Ça ne sert à rien de venir me sermonner, je t'ai déjà dit ce que je comptais faire. Inutile de perdre ton temps.

Elle allait refermer la porte, mais Guy insista en la bloquant de la main.

— Laisse-moi entrer Sabine, s'il te plaît, le vent et la pluie me frigorifient et je ne compte pas rester longtemps.

La jeune fille hésita, mais ouvrit pour le laisser passer. L'intérieur du salon était aménagé de manière sobre par un mobilier hétéroclite, mais Sabine ne faisait plus attention à ces détails. Elle vivait seule et ne recevait que ses clients et son

amie Julie, qui exerçait la même activité qu'elle. La porte de la chambre était ouverte et l'on pouvait voir que la décoration était plus élaborée et liée à sa profession. Un grand lit prenait la majeure partie de la pièce, couvert d'une multitude d'oreillers. Quelques jouets sexuels, dont l'usage était plus ou moins évident, étaient posés sur une commode. Guy se remémora toutes les fois où il était entré dans cette chambre. Ce soir, il ne venait pas pour batifoler, car il était tracassé par ce que Sabine lui avait avoué et il devait à tout prix la convaincre. Il se retourna et s'adressa à sa maîtresse qui le regardait les bras croisés, le visage grave et marqué par une certaine animosité.

— Sabine, je tiens d'abord à m'excuser pour mes paroles si dures qui ont pu te choquer, mais tu comprends ma position. Même si j'ai de l'affection pour toi, tu...

— De l'affection ! le coupa-t-elle. C'est ainsi que tu considères notre relation ? Une simple affection. As-tu au moins pensé aux sentiments que je pouvais éprouver ? À l'amour que je ressentais, au désir de vivre auprès de toi, de fonder une famille et ainsi échapper à ma condition. Tu avais promis que tu m'aiderais à m'en sortir. Cet enfant que tu rejettes est le fruit de nos amours. J'étais fière de le porter et de te l'annoncer.

— C'est tout à ton honneur d'aimer ce petit être, Dieu t'en est reconnaissant, mais il faut penser à son avenir. Je ne suis pas celui qui pourra t'apporter tout le bonheur que tu mérites, ni à cet enfant.

— Je ne veux pas faire partir ce qui est ma chair. L'Église n'est-elle pas contre l'avortement ? Pourquoi renier ta Foi ?

— Je ne renie rien Sabine, j'essaie simplement d'être pragmatique et réaliste. Bien sûr que l'Église est contre l'avortement, mais Notre Saint-Père a dit lui-même qu'aucun péché ne pouvait détruire la miséricorde de Dieu et que chaque

prêtre pouvait accompagner le pénitent sur le chemin de la réconciliation. Je serai là pour toi Sabine, pour absoudre ton péché d'avortement et t'apporter toute la tendresse nécessaire pour surmonter ce drame. Dieu est miséricordieux et te pardonnera.

— Ça y est, tu as fini ton sermon ? Tu me prends pour une de tes grenouilles de bénitier ? Je vais te dire une chose, pauvre petit curé : je n'ai pas ta foi. Ma foi à moi c'est le combat pour vivre et avoir une vie meilleure et ce sera avec cet enfant que je compte chérir, avec ou sans toi. Tu peux ravalier tes bonnes paroles, ma décision est prise. Tu ne me feras pas changer d'avis. En gardant cet enfant, je suis plus chrétienne que tu ne le seras jamais et tu me déçois profondément. J'avais confiance en toi, mais tu m'as trahi, tout comme tu as trahi ton Eglise. Sors de chez moi, je ne veux plus te revoir.

— Ne sois pas si intransigeante, je n'ai jamais trahi ta confiance, mais je ne peux pas aller au-delà de mes principes et de mon honnêteté envers Dieu.

— Parlons-en de ton honnêteté, tu n'es qu'un fils de bourge qui vit aux crochets de sa grand-mère et qui n'attend que le moment d'hériter son pognon. Tu m'as bien fait comprendre que cela devait nous permettre de construire notre avenir. Que dirait-elle si je lui racontais tout ça ? Je ne pense pas qu'elle apprécierait que son petit-fils convoite son argent.

Guy était désespéré et commençait à entrevoir les problèmes que pourraient présager les menaces de Sabine. Il était hors de question que ce scandale arrive aux oreilles de sa famille, même si ses parents vivaient à l'étranger. « *Il fallait agir, mais quoi faire ? Je dois en parler à Monseigneur Coliche, lui seul pourra me conseiller. À moins que...* »

— Je pense que tu as raison Sabine, faire partir cet enfant n'est pas la solution et je suis désolé de t'avoir déçu. N'en

parlons plus.

Sabine le regarda, dubitative. Pourquoi ce revirement ?

— Tu ne t'opposes plus à ce que je le garde ? Qu'est-ce qui t'a ainsi fait changer d'avis ?

— J'ai réfléchi. C'est un enfant de Dieu et le droit à la vie de cet innocent doit être respecté.

Guy s'aperçut que la jeune fille se détendait et en profita pour se rapprocher d'elle et la prendre dans ses bras, la cajolant et lui caressant les cheveux. Il sentit que le corps de Sabine se coller au sien et il l'embrassa sur le front, descendant ensuite jusqu'à sa bouche. Le baiser fut passionné et le désir monta en lui.

— Allons dans la chambre.

Elle se laissa faire et ils se retrouvèrent bientôt nus sur le lit.

Leurs ébats furent intenses, mais Guy avait toujours l'esprit occupé par la résolution de son problème. Personne ne connaissait sa liaison avec Sabine et si un malheur devait survenir, serait-il inquieté ? Il chevaucha la fille avec force et colère, lui arrachant des cris de douleur.

— Moins fort mon chéri, tu me fais mal.

Continuant avec la même vigueur en fixant la croix de St Antoine au cou de Sabine, il avisa les oreillers et une pensée abjecte envahit son esprit.

Chapitre 6

Mgr Coliche faisait les cent pas dans le grand salon quand Clothilde de St Hilaire entra dans la pièce avec Zachary.

— Bonjour Monseigneur, je suis ravie mais étonnée de vous voir ici. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?

Malgré le détachement qu'elle affichait, la présence du prélat en cette fin d'après-midi l'intriguait. On ne le voyait ici que lors des soirées qu'elle organisait, le reste du temps la discrétion était de mise.

— Bonjour Clothilde, merci de me recevoir rapidement. Je sais que vos activités vous accaparent beaucoup dans la journée, mais si je viens vous déranger maintenant c'est que cela est important.

L'appréhension de Clothilde grandit. Le penchant de l'évêque et sa participation à ses soirées étaient-ils la cause de sa venue ? Elle jeta un œil à Zachary qui se tenait non loin et écoutait la conversation.

— Avons-nous à nous inquiéter de nos réunions ? s'enquit-elle, la voix teintée d'appréhension.

Son interlocuteur prit une légère inspiration avant de répondre, tentant de la rassurer d'un ton réconfortant.

— Non, non, rassurez-vous, cela ne concerne pas nos... séances, Dieu m'en est témoin. Non, il s'agit en fait d'un problème qui nous concerne tous les deux, et pour lequel j'aurais besoin que vous interveniez avant qu'un scandale ne

nous élabousse. L'Église ne pourrait supporter une nouvelle affaire pénible et honteuse, susceptible de jeter l'émoi et l'effroi au sein de la société.

— Si c'est de l'Eglise qu'il s'agit, je crains de ne pas saisir en quoi je pourrais être d'une quelconque utilité et pourquoi je devrais m'inquiéter.

Les circonvolutions verbales de l'ecclésiastique agaçaient Clothilde dont la patience commençait à se fissurer.

— En fait, avoua l'évêque, cela concerne Guy.

— Guy ? s'étonna-t-elle, que se passe-t-il avec lui ?

L'homme demeura silencieux un instant, laissant la tension vibrer dans l'atmosphère, puis, d'une voix douce mais ferme, il osa briser le silence.

— Guy est venu me voir en début d'après-midi, il avait l'air totalement secoué. Il voulait que je le conseille pour un problème très... ennuyeux.

— Racontez-moi et ne tournez pas autour du pot je vous prie.

— C'est assez embarrassant, il...

— Il quoi ?

— Il a mis une fille enceinte, avoua-t-il.

Clothilde resta stupéfaite un moment avant de reprendre pleinement ses esprits.

— Qu'est-ce que vous me racontez là. Guy n'est pas... il n'a...

— Il m'a tout raconté et demande mon pardon et le moyen de sortir de cette... douloureuse affaire avant qu'elle ne prenne des proportions incalculables.

— En quoi cela me concerne. Si mon petit-fils s'est mis dans cette situation déplorable, ce qui reste à voir, j'oserai dire que cela relève de votre... responsabilité. L'Église a longtemps étouffé de nombreuses affaires impliquant les membres du

clergé, faite de même avec lui.

L'évêque tiqua, mais ne releva pas l'insinuation. La vérité n'était pas toujours agréable à entendre.

— Guy a engrossé une de vos... employées et celle-ci a menacé Guy de tout dévoiler.

— Une des filles ? Qui ?

— Sabine Galland et elle était enceinte de trois mois.

Clothilde voyait très bien de qui il s'agissait. Une petite brune que Zachary avait recrutée il y a plus d'un an pour faire partie de l'équipe de filles qui pimentaient leurs soirées spéciales. Elle ne faisait pourtant pas de vague et était même plutôt discrète. « *Elle cachait bien son jeu cette petite traînée.* » pensa-t-elle.

— Combien veut-elle ? questionna Clothilde.

— Rien, elle voulait garder l'enfant.

La réponse de l'évêque la surprit, mais plus encore le fait qu'il parle au passé pour évoquer les faits. Elle sentit que tout n'avait pas été dit.

— Bien, le problème n'est donc pas si important ? Guy n'a qu'à nier toute relation. Je vais m'occuper d'elle pour qu'elle se taise ou se fasse avorter. L'argent achète tout, sinon les menaces devraient suffire.

Clothilde voyait bien dans son attitude que l'évêque cachait encore quelque chose. « Nom de Dieu. Excusez-moi, mais vous allez enfin me dire ce qui vous tracasse. »

— En fait, la situation n'est pas aussi simple. Guy a bien essayé, en allant chez elle, de la convaincre d'avorter, mais devant l'obstination de Sabine à vouloir garder l'enfant, votre petit-fils a... il a eu un geste... malheureux.

Le sang se retira du visage de Clothilde qui chancela.

— Que voulez-vous dire, qu'a-t-il donc fait ? bredouilla-t-elle.

— Il m’a avoué que dans son désespoir, il avait... commis l’impensable, puis se serait sauvé.

Ce qu’essayait de dire l’évêque dépassait l’entendement de Clothilde qui resta un moment absente, essayant de réaliser dans quel merdier son petit-fils l’avait plongé. Elle savait que Guy n’était pas insensible aux charmes des femmes et cela depuis bien longtemps. Elle avait compté sur son entrée dans les ordres pour calmer ses... ardeurs, mais l’affaire d’Halluin prouvait qu’il n’en était rien. Déjà, beaucoup plus jeune, quand il résidait au « Château » elle l’avait surpris plus d’une fois, en compagnie de sa sœur, épiant les ébats de ses invités par une porte entre-baillée. Elle avait ensuite usé de son autorité et de ses relations pour que le garçon fasse ses études secondaires au petit séminaire d’Hazebrouck puis au séminaire diocésain de Lille. Bien qu’intégrer l’Eglise ne fût pas vraiment la vocation que Guy espérait, il avait néanmoins poursuivi ses études et avait réussi à être ordonné prêtre. Clothilde joua de ses relations avec Monseigneur Coliche pour faire nommer son petit-fils à Halluin où il entama son ministère en tant que vicaire à la paroisse St Hilaire. Malheureusement son comportement avec les jeunes filles et surtout avec une veuve, obligea Clothilde à le faire muter, par l’intermédiaire de l’Evêque, sur Tourcoing. Bien que le scandale fit l’objet d’articles de presse, tout semblait revenu à la normale, jusqu’à ce qu’il récidive aujourd’hui avec une des escort-girls qu’elle employait. Mais de là à ce que Guy puisse assassiner quelqu’un, cela la stupéfiait et la contrariait énormément. Il fallait à tout prix cacher l’incident.

— Quand cela s’est-il passé ?

— Hier soir.

— Ont-ils eu des relations sexuelles ?

— D’après Guy, cela se serait passé pendant leurs... ébats.

Clothilde réfléchit intensément, puis se retourna vers Zachary.

— Va chez la petite, tu connais l'adresse et nettoies tout. Je te fais confiance pour effacer toutes traces du passage de Guy. Si tu peux également te débarrasser du corps...

Elle se tourna vers l'évêque.

— Espérons que la police n'a pas encore découvert ce drame, sinon je ne réponds de rien.

— Je vais prier en ce sens, répondit l'Evêque.

— C'est ça, priez. Si Dieu pouvait nous donner un coup de main...

Chapitre 7

Le téléphone sonna longuement avant qu'une voix ne délivre son message : « Vous êtes bien chez Sabine, n'hésitez pas à déposer un message, je serai heureuse de vous rappeler dès que possible. » Julie Meurant raccrocha à nouveau, cela faisait plus d'une heure qu'elle essayait de joindre son amie, sans succès. « *Putain elle a oublié ou quoi ?* » pensa-t-elle. Légèrement irritée, elle se leva du sofa et alluma une cigarette. Après quelques bouffées et réflexions, elle décida d'aller chez Sabine. Tans pis pour le rencart avec les deux beaux mecs avec qui elles devaient dîner, le mutisme de son amie l'inquiétait. Ce n'était pas dans ses habitudes de ne pas répondre. Reprenant son téléphone elle appela un taxi qui l'emmènerait à Wasquehal.

L'homme de main de Clothilde marchait vers la petite maison où logeait Sabine. Il s'était garé suffisamment loin par précaution. Par chance, le soir était tombé et la rue mal éclairée lui permettait d'être discret malgré sa carrure de catcheur. Il jeta toutefois un rapide coup d'œil autour de lui afin de s'assurer qu'on ne le voyait pas entrer chez la fille. Le calme du quartier l'assura que la police n'était pas encore avertie de la mort de la fille. Il lui fallait faire vite. Après le récit de l'évêque au « Château », il était venu aussitôt. Il espérait que la maison ne soit pas fermée à clef car ce foutu petit curé avait dû se sauver en courant après son méfait. Tournant la poignée, la porte s'ouvrit sans résistance et il entra rapidement. Passé le

hall, il se dirigea vers ce qui semblait être le salon d'après la faible lueur qui nimbait la pièce. Une odeur douceâtre mais écoeurante saturait l'air de la pièce, une odeur qu'il reconnaissait et qui le perturba. Se mouvant avec légèreté il alla jusqu'à la fenêtre donnant sur la rue et tira les épais rideaux. Cela fait, il actionna l'interrupteur, allumant un lustre moderne et de mauvais goût. Le silence était lourd et Zachary resta un moment immobile, écoutant le moindre bruit qui pouvait l'alerter. Il lança un regard circulaire, ne vit rien de spécial. L'ameublement était à chier et n'étonna pas l'ancien militaire. Ces filles de joie n'ont que faire de la décoration. Avisant une porte ouverte donnant sur l'obscurité d'une pièce, il s'avança et huma une nouvelle fois l'odeur bien caractéristique du sang et de la mort. D'après le récit de l'évêque, Guy aurait étouffé la fille dans la chambre. Pourquoi reconnaissait-il l'odeur caractéristique du sang ? Il pénétra dans la pièce et alluma. La lueur crue du plafonnier lui révéla alors une scène qui le déconcerta.

— Shit, what the fuck !⁴

Sabine était allongée sur le lit, mais les draps étaient imbibés d'une substance qui ne pouvait être que du sang. S'approchant du corps, il constata que la pauvre fille, dénudée, avait été poignardée de façon sauvage, le ventre et le sexe ayant été particulièrement touchés. Les organes internes étaient visibles à travers les multiples plaies. Le visage n'avait pas été épargné et ce n'est qu'après un certain temps que l'ancien militaire reconnut celle qui, encore récemment, offrait son corps admirable aux invités du « Château ». La scène était terrifiante et l'atmosphère était chargée de l'horreur de ce meurtre. Le curé avait-il menti à l'évêque en disant qu'il avait étouffé la gamine ? Ne s'était-il pas acharné ensuite avec un couteau ?

⁴ Merde, c'est quoi ce merdier !

« *Putain de déséquilibré.* » pensa-t-il. Il regarda sur le lit et au sol et n'aperçut pas l'arme ayant servi à cette boucherie. Réfléchissant intensément, il devait trouver une solution rapidement. Inutile de déplacer le corps avec tout ce sang. Il avait, avant de venir, prévu d'emmener le corps après avoir nettoyé la maison de toutes les empreintes, mais ce scénario ne tenait plus. Tant pis, les flics trouveraient le corps ici. Il faudra juste veiller à ce que rien ne relie la fille au « Château » et au petit curé. Un bruit de sonnerie se fit entendre et il éteignit aussitôt la lumière de la chambre. Trop tard pour le salon qui resta éclairé.

Julie paya le taxi et s'apprêtait à descendre.

— Vous voulez que je vous attende ma p'tite dame ? Les lieux n'ont pas l'air très sûrs, dit le conducteur en regardant dehors.

— Ne vous en faite pas, je connais le quartier et ma copine n'habite pas loin.

— C'est comme vous voulez, j'disais ça...

— Merci quand même.

Julie descendit et referma la portière. « *C'est vrai que le quartier est un vrai coupe-gorge* », pensa-t-elle. L'obscurité était omniprésente et le vent poussait un long hurlement. Relevant son col, elle remonta le trottoir en direction de la maison de Sabine. Le taxi attendit un peu. Le chauffeur suivit du regard cette fille en minijupe qui avançait dans la rue. « *Avec cette tenue, elle va choper la crève* » pensa-t-il. Soupirant, il redémarra et l'abandonna dans ce coin paumé. Arrivée devant la maison de son amie, Julie constata que de la lumière passait sur les côtés des rideaux de la fenêtre. « *Au moins, elle est là, c'est déjà ça.* » Après avoir sonné, elle attendit tout en se protégeant le visage des bourrasques du vent d'automne. Personne ne vint et Julie réitéra son appel. Toujours

rien.

— Sabine, cria-t-elle. C'est moi Julie. Ouvre, je me les pèle.

« *Putain, mais qu'est-ce qu'elle fout ?* » Par impatience elle cogna à la porte tout en actionnant la poignée. La porte n'était pas fermée et Julie surprise entrouvrit le battant.

— Sabine ? T'es là ?

Sans réponse, elle poussa le battant et entra dans le hall, inquiète. Le salon était éclairé et Julie s'y dirigea à pas lent.

« *C'est quoi cette odeur ? Ça pue.* » Entrant dans la pièce, elle ne vit personne et rien ne semblait y avoir été dérangé.

— Sabine, répéta-t-elle, c'est moi Julie. T'es là ?

Devant l'absence de réponse, l'inquiétude grandit et une fine sueur froide la fit grelotter. Traversant la pièce principale, elle regarda dans la cuisine puis s'avança finalement vers la chambre. Elle se pinça le nez devant l'odeur douceâtre et écœurante qui s'en dégageait. Tâtonnant le long du mur, elle actionna l'interrupteur. Devant le spectacle innommable de son amie éventrée, son regard se figea et une nausée remonta par spasmes de son estomac, lui bloquant le cri qui ne sortirait jamais. Titubant dans la pièce, elle manqua tomber, mais deux mains la retinrent puis vinrent lui serrer la gorge. Par réflexe elle tenta d'enlever les doigts qui lui enserraient le cou et l'empêchaient de respirer et de crier. La peur était inimaginable et c'est à peine si elle se sentit uriner. « *Je ne veux pas mourir* », pensa-t-elle « *Pas maintenant, pas comme ça, en me pissant dessus.* » Dans un sursaut de terreur et de défense elle enfonça ses ongles dans les mains qui l'étouffaient et lacérèrent profondément la chair.

— Fucking bitch !⁵

L'étau autour de son cou se relâcha un peu et d'un mouvement

⁵ Putain de connasse !

vers l'avant elle se dégagea de l'étreinte mortelle. Ses genoux cognèrent le bord du lit et elle s'affala sur le lit, en travers des jambes de son amie Sabine, essayant de reprendre son souffle. Le contact de la chair froide la révolta et elle essaya de s'éloigner et de se relever. Regardant derrière, elle aperçut son agresseur qui se tenait la main et la regardait furieusement. Elle le reconnut tout de suite et s'en étonna.

— Zachary ! Mais qu'est-ce...

L'homme ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase, ni de crier. Il s'élança vers elle et lui assena un coup de poing, lui fracassant la pommette. La violence de la frappe l'étourdit, tandis que la douleur irradiait dans tout son crâne. Sa vision fut brouillée et son corps ne répondit plus, retombant à nouveau sur le lit. Dans sa tête, c'était un véritable maelstrom et elle n'opposa plus qu'une vaine résistance à l'homme qui l'étranglait à nouveau. Les yeux exorbités, elle tenta vainement de respirer. « *Dieu, comme j'ai mal* », pensa-t-elle une dernière fois avant de sombrer dans l'inconscience et le noir absolu.

Zachary continua de serrer jusqu'à ce qu'il soit certain qu'elle fut morte, puis se releva et regarda le tableau des deux corps sur le lit. Sa main le lançait et saignait abondamment. Il se rendit dans la cuisine et avisa un rouleau de papier absorbant sur le plan de travail. Détachant plusieurs feuilles il entourait le membre blessé pour en contenir l'écoulement. Une fois bandé, l'homme emporta le rouleau et retourna dans la chambre. Inspectant Julie, il s'aperçut que son propre sang maculait la gorge de la fille et le nettoya. Insatisfait du travail car il n'avait fait qu'étaler les traces, il retourna dans la cuisine pour mouiller quelques feuilles de papier et nettoyer minutieusement le cou rougi de Julie. Examinant le corps et le lit, il ne vit rien d'autre que le sang de Sabine imbibant les draps. Que devait-il faire ? Il était hors de question de faire disparaître les deux

corps, le risque était trop grand de faire deux allers-retours avec ces cadavres, même si la rue semblait déserte. Sa voiture était garée bien trop loin. De toute façon, le sang de Sabine maculait entièrement le lit et le mur derrière, il était impossible de nettoyer toutes les traces. Il décida de s'attaquer aux empreintes uniquement sur les objets et surfaces que le petit curé et lui-même auraient pu toucher. Armé du rouleau de papier absorbant, le travail fut long et minutieux, mais nécessaire. Une fois la besogne achevée, Zachary enfourna les déchets dans un sac-poubelle qu'il emporterait et décida de faire croire à un cambriolage qui aurait mal tourné. Il renversa le mobilier, ouvrit les tiroirs, répandant leur contenu sur le sol. Après un dernier coup d'œil pour s'assurer que la mise en scène semblait crédible, il ressortit discrètement pour regagner son véhicule et repartir au « Château ». Il savait pertinemment qu'il n'avait pu effacer toutes les traces dans la maison, mais espérait que les flics ne seraient pas trop consciencieux, ou s'ils relevaient quoi que ce soit, qu'ils n'auraient pas de concordances dans leurs fichiers.